

**Gaston CALMETTE**  
Directeur-Gérant

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT  
**Francis CHEVASSU**

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
Paris, 26, rue Drouot (9<sup>e</sup>), Paris

## Sommaire

PRINCE DE HOHENLOHE	Mémoires de l'empereur Guillaume II et Bismarck
ROBERT DE MONTESQUIEU	La Dame bleue
HENRI STECKEL	Poème inédit
EDOUARD QUET	Victor Hugo à Fourqueux
HECTOR HOGIER	Le dernier vagabond
ANDRÉ DEANIER	Nouvelle inédite
STANISLAS RZEWUSKI	Paris vignoble
G. LABADIE-LAGRAVE	A travers les Revues
ROBERT DREYFUS	Gustave Freyssens
	La vie littéraire à l'étranger
	Les signes précurseurs des tremblements de terre
	Lectures étrangères
	« Petite histoire de la revue de fin d'année »
	Le livre du jour

## Page Musicale

MARCEL LATËS..... Réverie

## LES MÉMOIRES

### PRINCE DE HOHENLOHE

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié les importants fragments des *Mémoires du prince de Hohenlohe*, qui ont paru ici-même. L'éditeur Conard va mettre en vente, dans quelques jours, le troisième volume de ces souvenirs, dont le retentissement fut si considérable et l'intention si mal comprise. L'obligance de M. Conard nous permet de détacher des bonnes feuilles du nouveau volume les passages où le futur chancelier de l'Empire a noté, au jour le jour, les incidents fâcheux qui amenèrent la rupture de l'empereur Guillaume II et de Bismarck. Ce récit d'un témoin, encore inconnu en France, est une des parties des *Mémoires* qui furent le plus vivement commentées en Allemagne lorsque le prince Alexandre de Hohenlohe publia les papiers de son père. On y verra à quel point le prince de Hohenlohe, grand seigneur diplomate, a su rester étranger à l'esprit de parti et se faire l'impartial mémorialiste d'événements dont il fut l'un des principaux acteurs.

### L'EMPEREUR GUILLAUME II ET BISMARCK

Bade, 24 juin 1890.

Arrivé ici hier après-midi avec Alexandre et Thaden. Nous étions invités à dîner par l'impératrice Augusta. A la gare m'attendait un laquais qui me manda pour trois heures chez le Grand-Duc et pour quatre heures et demie chez l'Impératrice. Je me suis donc immédiatement conduit au château. Le Grand-Duc était inquiet au sujet de la situation politique et irrité par la prétention de Bismarck, de fermer la frontière vers le canton d'Argovie. Si tel était le dessein du gouvernement, il fallait une ordonnance impériale. Alors seulement Bismarck s'y rangerait, mais non pas de sa propre initiative. D'ailleurs, le Grand-Duc réprouve qu'on ait poussé les choses si loin à Berlin. Les propositions de la Suisse étaient acceptables : institution d'un procureur fédéral, réorganisation de la police, etc. Mais Berlin avait persisté à réclamer des dommages-intérêts et la levée de l'interdiction de séjour. Herbert Bismarck lui-même disait ne plus comprendre son père, et de plusieurs côtés on commençait à craindre qu'il eût la tête dérangée. Au point de vue militaire, l'affaire suisse paraît des plus chancelantes au Grand-Duc, tous nos plans de campagne reposant sur la neutralité bienveillante de la Suisse. Survienne une brouille avec la Suisse, qui finalement pouvait la pousser dans les bras de la France, notre flanc gauche se trouvait découvert. Toute cette campagne de Bismarck avait profondément blessé la Suisse et soulevé contre lui une méfiance qui ne se laisserait pas aisément dissiper. Cependant, l'Empereur pouvait ramener la confiance en faisant acte d'autorité, en coupant court à la querelle. Mais la conséquence ne serait-elle pas la retraite de Bismarck ? Sans méconnaître la gravité du problème, le Grand-Duc n'y voyait pourtant pas là une raison suffisante pour suivre Bismarck en cette affaire. Il parlait dans ce sens à l'Empereur, qu'il verra à Sigmaringen. Autre sujet qui préoccupe le Grand-Duc : Bismarck se demande à présent s'il ne serait pas préférable de laisser l'Autriche poursuivre seule une politique agressive contre la Russie, et cela de son propre mouvement, de manière que le casus *fœderis* soit évité et que l'Allemagne puisse se tenir à l'écart. L'objectif que Bismarck avait toujours répudié cette politique. Mais, reprit le Grand-Duc, il n'obéit plus qu'à des mobiles égoïstes et ne veut plus de guerre. C'est pourquoi il faisait toute sorte d'avances aux Russes et lançait de temps à autre des articles hostiles à l'Autriche, afin d'égarer les esprits.

Il se peut qu'un conflit éclate inopinément entre l'Empereur et le Chancelier. Malgré tout, ce serait grave. Hier, j'eus la visite de M. de Huene, l'attaché militaire à Paris, qui passait par ici. Il prétendait que l'armée française était actuellement supérieure à la nôtre. L'armement et la poudre étaient excellents et l'infanterie parfaitement au fait de son règlement. Freycinet était considéré dans l'armée comme le meilleur ministre de la guerre qu'on eût depuis longtemps. Aussi les généraux français brûlaient-ils de faire la guerre et comptaient sur le succès. Par contre, au dire de Huene, nos préparatifs ne se-

raient pas terminés avant six mois pour le moins et notre infanterie n'était pas encore rompue à son nouveau règlement. D'ailleurs, il l'avait dit à l'Empereur. Nous n'avions donc qu'à nous tenir bien tranquilles. Comme tous les militaires, il déplore le conflit avec la Suisse. Le passeport obligatoire aussi n'avait aucune utilité et ne produisait que de fâcheux effets par l'irritation qu'il provoquait dans le pays. Je lui conseillai d'en parler à Waldersee, qu'il allait justement voir. Car si Waldersee se prononçait contre le passeport, Bismarck céderait. Au reste, il ne doute pas que la guerre ne soit inévitable. Mais il est de mon avis que nous risquons gros jeu si la nation tout entière n'y va pas avec enthousiasme. Le gouvernement civil, en France, est opposé à la guerre. Mais une fois l'Exposition terminée, la guerre éclatera fatalement. Nos tranchées perpétuelles exaspèrent les Français. Ce n'est point l'annexion de l'Alsace-Lorraine qui les pousse à la guerre, mais leur fierté nationale froissée.

8 juillet. A Bade, hier, je rencontrai Maxime Ducamp. Il me demanda le visa pour le passeport de l'ex-préfet de police Pietri, que je lui accordai, puis me parla de la Commune et de Boulanger. A l'en croire, celui-ci gagnerait du terrain, en dépit du mépris général. Le prince Napoléon disait à Maxime Ducamp, lors d'une visite à Prangins, que Boulanger était le bétier qui renverserait la République, « et puis après on verrait ». Maxime Ducamp lui a répondu que si Boulanger réussissait, il chasserait le prétendant et garderait le trône pour lui. Le prince Napoléon a dit encore qu'il fallait maintenant faire la croix sur l'Alsace-Lorraine.

Strasbourg, 24 août 1890. Hier soir, après minuit, je repartis de Metz. A la gare, le Grand-Duc me proposa de faire route avec lui, ce que j'acceptai. Il avait toute sorte de choses à me raconter. Il revint tout d'abord sur le sujet qui nous avait occupés l'autre jour : qu'au fond, Bismarck projetait ou avait projeté, jusqu'à ces derniers jours, de rompre l'alliance avec l'Autriche, de se rapprocher tout à fait de la Russie et d'abandonner l'Autriche à son sort. Mais, s'élevant aperçu que la Russie acceptait toutes les avances sans les payer de retour et gardait son attitude hostile, il avait de nouveau changé de politique, était revenu à l'Autriche et regardait maintenant comme inévitable la guerre, qu'apparaissait il voulait éviter à tout prix. Ces oscillations du Chancelier avaient fait réfléchir l'Empereur, et d'autre part avaient grandi son opinion de lui-même. Il remarquait, en outre, qu'on lui laissait certaines choses et depuis lors se montrait défiant. Un premier conflit à éclaté entre lui et le Chancelier ; au dire du Grand-Duc, la retraite du Chancelier est à prévoir. Que faire alors ? Probablement que l'Empereur se juge capable de diriger lui-même la politique étrangère ; cela n'aurait pas sans danger. Pour les permis de chasse, le Grand-Duc estime qu'on pourrait faire la petite concession d'en accorder aux Français établis dans le pays. Il voulait tout d'abord qu'on télégraphiât à Friedrichsrub pour consulter le Chancelier. Mais Lucanus craignait qu'on ne dise que l'Empereur avait eu la main forcée, que cette concession lui avait été imposée. Donc j'ai dû me rendre à cette raison et laisser reposer l'affaire. Je me suis borné à remettre à Lucanus un court mémoire, qui lui permit de remettre l'affaire en question chez le Chancelier.

Strasbourg, 26 octobre 1890. Hier je me rendis à Bade, où l'Impératrice m'avait invité à dîner. Je la trouvai mieux qu'à l'ordinaire, et sa voix plus claire et plus intelligible. Elle me combla de compliments flatteurs et me dit qu'en général, mon prestige augmentait. En politique elle se montre comme toujours très prudente, mais ne peut s'empêcher pourtant de blâmer ces perpétuels voyages de l'Empereur. Le voyage d'Athènes (qui ruine la cour de Grèce, je le tiens de la princesse Betsy) lui paraissait superflu. Après l'audience, j'allai au salon, où je trouvais les dames de la cour, et différents invités, avec lesquels je dinai. Après quoi l'Impératrice se fit rouler jusqu'au salon où nous causâmes encore quelques instants. Puis elle me laissa partir afin que je fusse exact au dîner du château. Cela me permit d'y être avant sept heures, et j'y trouvai tout le monde réuni, à l'exception de la princesse royale de Suède, indisposée. Après dîner, j'eus un assez long entretien avec le Grand-Duc, qui se plaignait de Bismarck. Le Chancelier était fâché contre lui, parce qu'il avait fourni l'occasion à l'Empereur de se prononcer en faveur de la Suisse, et pour d'autres raisons encore. Et il ajoutait : « L'Empereur en a jusque-là du Prince. » En même temps il tirait de la main une ligne, non pas au cou, comme on fait généralement pour commenter cette image, mais sur les yeux. Herbert lui plaisait tout autant. Et pourtant l'Empereur l'a emmené à Athènes », fit-il. Et le Grand-Duc : « Qui, il est encore là, que voulez-vous ? » — Tant que l'Empereur en avait besoin pour faire passer le projet militaire, il ne voulait pas se brouiller avec lui. Mais plus tard, il s'en défierait.

Friedrichsrub, 15 décembre 1890. Hier matin, Bismarck m'envoyait une dépêche de Schweinitz, disant que le gouvernement russe avançait très lentement dans la confection de son nouveau fusil, et n'aurait fini que dans trois ans. La construction des chemins de fer est également retardée ; Bismarck en conclut qu'avant cinq ans les Russes ne peuvent songer à la guerre. « Pour nous, me disait-il (en assistant à mon déjeuner), nous ne déclarerons la guerre ni à la Russie ni à la France. » Dans tous les cas, la guerre éclaterait simultanément

avec les deux pays. Tant que l'Empereur vivrait, la situation resterait la même. Pour nous forcer à nous mettre en campagne, il faudrait que la monarchie autrichienne courût un réel péril. Bismarck a conseillé à l'empereur d'Autriche de se tenir en repos, même dans le cas probable où la Russie s'établirait et se fortifierait à l'entrée des Dardanelles. L'Angleterre, et peut-être la France, se jugeraient alors lésées dans leurs intérêts, et seraient des alliées toutes trouvées pour l'Autriche.

Ensuite Bismarck aborda la question des passeports en Alsace, prétendant que la mesure avait déjà porté des fruits. Son but, c'est de tenir les Parisiens à distance, et de limiter les relations entre Paris et l'Alsace. Mon objection que les Alsaciens-Lorrains émigraient à Paris, ne le convainquit pas. De même, malgré tous mes efforts, il refusa de comprendre la question des permis de chasse. « Ce sont toujours des Français, dit-il, et pour ceux-là, point de concessions en Alsace. » Les fonctionnaires du pays d'Empire prétendaient, dis-je, qu'il voulait soumettre les Alsaciens par le bâton. Il le contesta, en riant, répétant qu'il tenait simplement à rompre le lien qui les rattachait à la France. Je n'insistai pas davantage, voyant que tous mes efforts échoueraient.

Il apprit avec un certain intérêt qu'il se trouvait des Alsaciens, qui verraient volontiers l'abolition de leur droit de représentation au Reichstag, et ne nia pas qu'on ne dut peut-être un jour en venir là. Le même droit devait être retiré aux socialistes, car ces ennemis ne devaient pas avoir le droit de participer à la direction des affaires. D'autre part, il pensait comme moi qu'on ne pouvait tolérer les protestataires, qui professaient ouvertement la protestation comme programme électoral.

L'expulsion lui semblait indiquée. Il est curieux de voir la profonde aversion qu'il a pour l'empereur Frédéric. Il le trouve égoïste, froid et tout à fait dénué de cœur. Quelques faits qu'il citait ne laissent pas, en effet, d'être singuliers.

Berlin, 21 mars 1890. Arrivé ici à sept heures et demie. A neuf heures, je me rends chez Victor, où je trouve le supplément du journal avec la lettre de l'Empereur à Bismarck, et sa nomination de duc de Lauenbourg. J'apprends aussi, et d'autres me l'ont confirmé plus tard, que la retraite du Chancelier est causée par une vraie rupture avec l'Empereur. Tout la rendait inévitable, la manière dont Bismarck traitait l'Empereur, les jugements défavorables qu'il portait sur lui dans les conversations avec les diplomates, et d'autre part, le ton peu aimable qui régnait dans leurs rapports. Bismarck ayant appris que l'Empereur avait entamé, depuis quelques semaines, des négociations avec Caprivi pour lui proposer éventuellement le poste de Chancelier, les choses ne pouvaient traîner plus longtemps. Les avis sont partagés. Les uns donnaient raison à l'Empereur, les autres à Bismarck. La princesse ne paraît pas non plus avoir aidé au rapprochement, au contraire. On dit également qu'Herbert ne restera pas, Bismarck aurait, dit-on, fréquemment changé d'opinion ces derniers temps, et aurait éveli ainsi la méfiance impériale. A cela s'ajoutent certaines velléités qui auraient irrité Bismarck : que Bismarck ait reçu l'Aigle Noir, que les ministres aient présenté des rapports à l'Empereur à l'insu du Chancelier, etc. Ce soir, je verrai l'Empereur au dîner.

Berlin, 22 mars 1890. Hier après-midi, j'ai fait quelques visites, mais sans voir encore Bismarck. Ce sera probablement pour aujourd'hui. Toute la famille, et la princesse en particulier, est, dit-on, très irritée.

A sept heures, dîner dans le Salon blanc. J'étais placé entre Moltke et Kameke, face à l'Impératrice. Moltke ne demandait pas mieux que de causer, mais la musique l'empêchait de placer un mot et le mettait fort en colère. En effet, l'on avait installé deux corps de musique en face l'un de l'autre, et quand le premier s'interrompait, les trompettes de l'autre reprenaient. C'était insupportable. L'Empereur porta un toast à la reine d'Angleterre et au prince de Galles, rappela son grade d'amiral anglais (dont il portait l'uniforme) et la fraternité des armes anglaises et allemandes à Waterloo, et termina sur le vœu que la flotte anglaise s'unirait à l'armée allemande pour maintenir la paix. Moltke me rappelait après le mot de Goethe : « Chanson politique, vilaine chanson », en souhaitant que le discours ne parût pas dans les journaux.

J'ai eu tantôt la visite de Caprivi, qui venait me demander conseil pour le choix d'un ministre des Affaires étrangères. Je lui citai Hatzfeldt, comme le seul candidat désigné. C'était aussi son avis, mais la difficulté nous parut provenir des circonstances pécuniaires de Hatzfeldt.

Au cours de l'entretien, il me demanda mon avis sur le passeport obligatoire. Je lui donnai franchement : ne pas lever les limites sensées, et abroger le décret sur les permis de chasse. Ce avis lui parut bon, toutefois il trouvait meilleur d'attendre encore quelques mois, autrement l'on penserait que le régime actuel allait être transformé et bouleversé. En général, nous nous sommes très bien entendus, et je me félicite de sa nomination.

Berlin, 24 mars 1890. Hier, nouvelle journée fatigante. Ce matin, à onze heures, accompagné Amélie au château, Victor n'étant pas assez bien pour assister à la fête de l'Ordre. Comme à l'ordinaire, le service dans la chapelle du château fut très solennel, et le discours de Kegel très court. A une heure et demie, dîner. J'avais pour voi-

sins Stosch et Kameke. Le premier me raconta avec force détails sa brouille avec Bismarck. Il est heureux comme un roi de pouvoir enfin parler librement et de n'avoir plus à redouter le grand homme. Cette sensation agréable est générale, une fois de plus il est vrai que « seuls les déboussés hériteront de la terre ». Pourvu qu'en politique étrangère on suive maintenant avec prudence la voie tracée par Bismarck !

Après le dîner, l'Empereur me serra la main à me faire craquer les doigts. Plus tard, j'eus audience chez l'Impératrice Frédéric, qui ne paraît pas approuver tout à fait la manière dont on s'est débarrassé de Bismarck. Elle prétendait que j'aurais dû prendre sa succession. Mais quand elle sut que j'étais né la même année que son père et sa mère, elle convint que j'étais un peu vieux pour assumer une pareille tâche. En matière de politique sociale, nous avons la même manière de voir ; elle dit que l'empereur Frédéric n'a cessé de combattre la législation de Bismarck. La grande-duchesse de Bade, chez laquelle je me rendis ensuite, me fit comme de coutume le meilleur accueil, et pour finir me félicita d'être plus libre à présent dans mon administration en Alsace-Lorraine.

On aurait bien mis Münster aux Affaires étrangères, si certaines personnes ne le trouvaient pas trop vieux et ramolli. Pour mon compte, je plaide pour Hatzfeldt.

Il n'est pas question de Radowitz, et en dehors de ces trois candidats la diplomatie n'en offre pas d'autre.

Berlin, 26 mars 1890. Le Grand-Duc de Bade, que j'ai vu hier matin, est très au fait de la dernière crise, mais pas complètement. Il prétend que la cause de la brouille entre l'Empereur et Bismarck est une question de pouvoir, et que toutes les autres divergences d'opinion sur les lois sociales, etc., ne viennent qu'au second rang.

L'objet principal du litige, c'est l'ordre de Cabinet de 1852, dont Bismarck exigeait la stricte observation par les ministres, à l'insu de l'Empereur, les empêchant ainsi de présenter des rapports à l'Empereur. Celui-ci voulait que l'ordre de Cabinet fût rapporté, Bismarck s'y opposait. La conférence avec Windthorst n'était pas non plus une cause suffisante de rupture. Lors de la discussion finale entre l'Empereur et Bismarck, celui-ci se serait emporté au point que l'Empereur disait : « Si l'on est allé d'un cheveu qu'il ne me lançait l'encrier à la tête. »

A cela s'ajoutait la méfiance que la politique étrangère du Prince inspirait à l'Empereur, qui le soupçonnait d'obéir à des mobiles secrets et de viser en dernière fin à dénoncer la Triple-Alliance en lâchant l'Autriche, tandis que l'Empereur tenait fermement à l'alliance. A Vienne également, Münster prétend que l'on se méfiait d'Herbert Bismarck. Tout cela réuni devait conduire à la rupture. Est-il vrai que l'Empereur aurait écrit à la reine Victoria, à l'insu du Chancelier, une lettre qui aurait ensuite été connue à Berlin ? Je n'ai pu le savoir. Mais on le prétend.

Berlin, 27 mars 1890. Aujourd'hui, à deux heures, je faisais ma visite à Bismarck qui se trouvait très bien portant et robuste. Je lui dis combien j'avais été surpris par l'inattendu de l'événement. « Moi aussi », fit-il, car il ne prévoyait pas, il y a trois semaines, que les choses finiraient ainsi. « D'ailleurs, ajoutait-il, je devais m'y attendre, car l'Empereur est résolu à gouverner seul. » Puis il m'énuméra les différents points qui le séparaient de l'Empereur : entre autres la loi pour la protection des ouvriers, qui d'après lui était au contraire une loi de contrainte pour l'ouvrier. Pour ce qui était de la présidence du Conseil des ministres, il trouvait inadmissible que chaque ministre traitât de son côté avec l'Empereur sans prendre l'avis du Conseil ou de son président. Il se méfia de Verdy, et se plaignait à l'égard des ministres qui l'ont laissé en plan, parce qu'ils craignaient plus l'Empereur que lui. Dans ces circonstances, c'en était fait de son autorité.

Au nombre de ses adversaires, il range aussi le grand-duc de Bade. Lorsque je lui dis que ce n'était pas impossible que tôt ou tard l'Empereur le prierait de reprendre son poste, il n'en voulait rien savoir ; il ne tenait pas à revivre ces trois dernières semaines. Je ne devais pas le revoir ici, conclut-il, mais si je voulais venir à Varzin ou à Friedrichsrub, j'y serais le bienvenu.

Nous parlâmes encore de notre longue activité en commun dans la politique. Il me conseillait de veiller à ce que l'Empereur ne se mêlât pas trop des affaires d'Alsace-Lorraine et de me tenir à l'écart. C'est plus tôt dit que fait.

Alvensleben ayant refusé, Holstein et Berchtel ont proposé M. de Marschall. On dit qu'il l'accepte. Il est, en tout cas, plus capable que n'importe quel diplomate de l'étranger et il est au courant des affaires.

Strasbourg, 31 mars 1890. J'apprends aujourd'hui par Heuduck que l'Empereur a instruit les généraux commandants des motifs de la retraite de Bismarck. La question de l'ordre de Cabinet et l'opposition par trop vive que le Chancelier lui avait marquée l'avaient empêché de gouverner plus longtemps avec Bismarck. Il valait mieux, d'après l'Empereur, que la séparation s'effectuât tout de suite et que l'on se quittât en paix, que d'attendre un conflit plus grave. Ensuite, il avait annoncé aux généraux que la Russie se proposait d'occuper militairement la Bulgarie et comptait sur la neutralité de l'Allemagne. Mais il avait promis à l'Empereur d'Autriche de se conduire en fidèle allié et il tiendrait parole. L'occupation de la Bulgarie par les Russes déclencherait la guerre avec l'Autriche, et lui ne pouvait laisser l'Autriche en plan. Il semble de plus en plus que la rupture est due aux divergences d'opinions entre l'Empereur et le Chancelier

sur les projets de la Russie. Bismarck voulait laisser l'Autriche en plan. L'Empereur, au contraire, prend fait et cause pour elle, même au risque de se voir pris entre les deux feux de la France et de la Russie. Ceci m'explique certain propos de Bismarck, qui prétendait que l'Empereur faisait une politique à la Frédéric-Guillaume IV. C'est un point noir à l'horizon.

Strasbourg, 21 avril 1890. Marie et moi, nous étions annoncés pour aujourd'hui à Carlsruhe et l'on nous y attendait pour le déjeuner. Le Grand-Duc vint nous prendre dans les chambres qui nous avaient été préparées pour nous conduire chez la Grande-Duchesse. La conversation roula sur une foule de sujets, et naturellement sur la retraite de Bismarck, dont le Grand-Duc est extrêmement content. En définitive, disait-il, il s'agissait de savoir laquelle des dynasties régnerait, des Bismarck ou des Hohenzollern. Si l'Empereur avait cédé, il aurait perdu toute autorité, tous les hommages et l'obéissance auraient été à Bismarck. La situation était devenue intolérable. L'article des *Hamburger Nachrichten* l'a mis hors de lui, c'est une véritable infamie. Car il n'est pas dirigé contre Caprivi, mais contre l'Empereur lui-même. Je demandai au Grand-Duc des détails sur son dernier entretien avec Bismarck. Sitôt entré, il avait dit au Prince qu'il venait pour prendre congé et qu'il se souviendrait toujours avec reconnaissance du temps où ils avaient travaillé ensemble au bien de l'Allemagne. Le Prince lui avait répondu que c'était par sa faute qu'il s'en allait maintenant, car en appuyant les lois ouvrières auprès de l'Empereur, il avait contribué à le brouiller avec lui. Le Grand-Duc ne nia ; c'était aux affaires prussiennes que le différend devait d'abord dégénérer en rupture, et lui n'était jamais mêlé de ces affaires. « A ce moment, Bismarck devint grossier. » Le Grand-Duc ne m'a pas rapporté ses paroles, mais il s'était levé en disant que sa dignité lui défendait d'en entendre plus, qu'il voulait se séparer de lui en paix et qu'il s'en allait sur ce vœu, auquel le Prince ne manquerait pas de se joindre : « Vive l'Empereur et l'Empire ! » — L'entretien s'était arrêté là.

Strasbourg, 26 avril 1890.

Le 23, à neuf heures du soir, je me mettais en route pour Haguenau avec Thaden et Moritz pour y attendre l'Empereur. Nous passâmes la soirée chez le sous-préfet Clemm ; à onze heures, j'allai prendre quelque repos dans une chambre d'amis jusqu'à minuit et demi, pendant que Moritz et Thaden allaient changer de vêtements dans un wagon. A une heure, je retournai à la gare, où l'Empereur arriva ponctuellement. Je lui présentai ces messieurs et remis le général Hahnke à la garde du baron Charpenet et du lieutenant Cramer, qui devaient le conduire sur le terrain de chasse. Puis je me mis en route avec l'Empereur pour la maison du forestier de Suffenheim. Le trajet dura environ une heure, pendant laquelle l'Empereur me raconta d'un trait toute l'histoire de sa brouille avec Bismarck. Le différend aurait commencé déjà au mois de décembre. A ce moment déjà, l'Empereur demandait qu'on fit quelque chose pour les ouvriers. Le Chancelier s'y opposait. L'Empereur parlait de l'idée que, si le gouvernement n'en prenait pas l'initiative, le Reichstag, autrement dit les socialistes, les progressistes et le Centre, prendraient l'affaire en main et que le gouvernement serait obligé de suivre. Le Chancelier proposait de soumettre à nouveau au Reichstag, nouvellement élu, la loi sur les socialistes (avec la menace d'expulsion en plus), de dissoudre le Reichstag s'il la rejetait et de réprimer énergiquement les soulèvements qui pourraient en résulter. L'Empereur s'y opposa, disant que personne n'en aurait voulu à son grand-père si, au terme d'un long et glorieux règne, il s'était vu obligé de réprimer un soulèvement. Mais il en allait autrement pour lui-même, qui n'avait pas encore fait ses preuves. On lui reprocherait d'inaugurer son règne en massacrant ses sujets. Il était prêt à intervenir, mais ne voulait le faire qu'à bon escient, après avoir essayé de satisfaire aux plaintes légitimes des ouvriers, sur au moins d'avoir tout fait pour répondre à leurs réclamations légitimes. L'Empereur demanda donc, dans une conférence de ministres, qu'on lui remit des projets de décrets (contenant précisément ce que portèrent plus tard les décrets). Bismarck ne voulut pas en entendre parler. L'Empereur porta la question devant le Conseil d'Etat et réussit enfin, malgré l'opposition de Bismarck, à obtenir les décrets. Mais Bismarck combattait en dessous le projet et s'efforçait de décider la Suisse à persister dans son idée d'une conférence. Cette machination fut déjouée grâce à la loyauté de Roth, l'envoyé de Suisse à Berlin. A côté de cela, Bismarck travaillait contre la conférence auprès des diplomates. Ces froissements suffisaient déjà à ébranler passablement les rapports entre l'Empereur et Bismarck, mais ils furent encore agités par l'affaire de l'ordre de Cabinet de 1852. Bismarck avait souvent engagé l'Empereur à mander les ministres chez lui. Mais ces relations s'étaient multipliées, Bismarck en fut piqué, devint jaloux, et s'avisa d'exhumer l'ordre de Cabinet de 1852, pour soustraire les ministres à ces relations. L'Empereur protesta et réclama la suppression de l'ordre de Cabinet, ce que Bismarck commença par accorder, mais ensuite, il ne donna plus signe de vie. L'Empereur exigea donc qu'il lui soumit un projet d'annulation ou qu'il donnât sa démission. Ce message lui fut porté par Hahnke. Le prince hésita tout d'abord, puis finalement donna sa démission le 18 mars.

A noter encore qu'au commencement de février déjà, Bismarck avait annoncé

à l'Empereur son intention de se retirer. Mais il avait déclaré plus tard qu'il avait changé d'idée et qu'il resterait. Cette décision avait déçu à l'Empereur, qui néanmoins n'avait rien ajouté, jusqu'à l'affaire de l'ordre de Cabinet. La visite que Windthorst fit au prince avait aussi donné lieu à des discussions assez agréables, mais n'avait pas été la cause dernière. Quoiqu'il en soit, les trois dernières semaines furent remplies de discussions désagréables entre l'Empereur et le Chancelier. C'était, comme dit l'Empereur, « une mauvaise passe », et la question était de savoir, comme disait encore l'Empereur, laquelle des dynasties régnerait, des Hohenzollern ou des Bismarck. L'Empereur ne cachait pas non plus l'indignation qu'il avait mise à l'article du *Hamburger Nachrichten*. En politique étrangère, l'Empereur prétend que Bismarck suivait son propre chemin et lui cachait une bonne partie de ce qu'il faisait. Ainsi Bismarck avait même lancé le bruit à Saint-Petersbourg que l'Empereur comptait suivre une politique antirusse. Mais, ajoutait-il, il n'en avait pas la preuve.

Cet entretien, commencé en nous rendant au pavillon de chasse, se continua pendant le retour. Dans l'intervalle se place la chasse, qui n'eut d'ailleurs aucun résultat, car tant qu'il fit sombre, l'Empereur se tint sous un arbre sur lequel se trouvait bien un cor, mais le coq ne chantait pas, ce qui obligea l'Empereur à attendre et lui fit perdre son temps. Malgré cela l'Empereur s'est bien divertie.

Berlin, 18 juin 1890.

Depuis trois jours que je suis ici, j'ai été frappé de deux choses : premièrement, que personne n'a de loisir, et que l'on vit dans une agitation inconnue auparavant ; deuxièmement, que les individus sont imbus d'eux-mêmes. Chacun se sent un personnage, tandis qu'auparavant les individus étaient rapetissés et comprimés par l'influence indiscutée de Bismarck. Ils se gonflent maintenant comme des éponges trempées dans l'eau. Cela a ses avantages, mais aussi ses dangers. L'unité de volonté manque.

Hier j'allai voir Caprivi, à onze heures du matin. Je lui soumis notre arrangement au sujet des passeports, ainsi que la lettre à Münster. Il n'y trouva rien à redire. A une heure, je prenais le train pour Potsdam où il y avait un déjeuner de gala en l'honneur des fiançailles de la princesse Victoria.

Berlin, 22 juin 1890.

Hier soir, à six heures, je me rendais à Potsdam avec Victor. La station était un parc, grande réunion de personnages royaux, venus pour le dîner. Avant le dîner, l'Empereur fit son entrée avec la reine d'Italie ; l'Empereur me présenta. La Reine me rappela que nous nous étions déjà vus à Munich. Le Roi suivait, en uniforme de hussard, avec l'Impératrice. Il n'est pas grand, porte une forte moustache grise, se tient très droit et salue d'un toussotement poli les personnes qu'on lui présente.

On m'avait placé vis-à-vis des souverains, ainsi je ne perdis pas un mot du discours de l'Empereur, ni de la réponse du Roi. Le premier fut excellent et plein de tact. L'Empereur avait son papier sur la table et y jetait de temps en temps un coup d'œil. Le Roi tenait son papier à la main. Ces discours firent tous deux bonne impression. Le dîner fut suivi du « cercle » d'usage. L'Empereur m'aborda très aimablement, et me dit : « Eh bien, comment cela va-t-il, Albe ? » Puis nous parlâmes d'Urvile et de sa visite, de mon voyage, et du bon accueil qui lui serait fait. Ensuite, pour mettre la conversation sur la question du jour, je dis : « Mais voilà, les gens craignent le retour de Bismarck. » — « Ils peuvent être tranquilles, reprit l'Empereur en riant, Bismarck ne reviendra pas. Je lui ai fait dire que je voulais une déclaration écrite. Il ne la donnera pas. »

Werki, 17 août 1890.

Arrivés à Berlin samedi 13, dimanche matin je me rends chez Caprivi qui me reçoit avec sa cordialité accoutumée. Au bout d'un instant, nous en venons à parler de Bismarck. Caprivi est fier d'avoir détourné les attaques de l'ex-chancelier contre la personne de l'Empereur sur sa propre personne, en publiant les dépêches que l'on sait. Lundi 15, au palais de Marble. Après une longue attente en compagnie d'Eulenburg et des dames d'honneur, l'Impératrice parut, suivie de près par l'Empereur, qui était en excellentes dispositions. Pendant le repas, il s'informa du résultat des récoltes en Alsace-Lorraine, et fut très content des bonnes nouvelles que je lui apportais. Faisant allusion à la prospérité de nos finances : « Au fond, disait-il, l'excédent devint toujours être mis à la disposition de l'Empereur. » Puis se tournant vers l'amiral von der Goltz : « Les Alsaciens pourraient bien nous construire un bateau. » Je répondis que je serais plutôt d'avis de reconstruire le château de Saverne. La conversation reprit ensuite et se prolonga sur la terrasse. A propos de Bismarck, l'Empereur disait : « Les gens se trompent s'ils s'imaginent que je vais servir contre Bismarck, que je vais par exemple l'envoyer à Spandau. Loin de moi l'idée d'en faire un martyr, chez lequel on traiterait en pèlerinage. » Il racontait aussi que dans un récent entretien il avait dit à Herfurth : « N'est-ce pas, vous avez assisté à toutes les séances du Conseil ? Eh bien, ai-je jamais fait quelque chose qui pût blesser Bismarck, ou qui lui donnât l'occasion de m'attaquer ? » Au contraire, avait répondu Herfurth, les ministres s'étonnaient tous de voir avec quelle longanimité et quelle patience l'Empereur avait supporté les grossièretés du Chancelier. Avant de nous séparer, je dis encore à l'Empereur que je pouvais lui promettre un excellent accueil à Diedenhofen. Si donc Diedenhofen venait à être compris dans le plan de manœuvres



vres, je demandais qu'on m'en avisât, afin de valuer au préparatifs nécessaires.

A noter encore un mot de l'Empereur. Parlant de l'affirmation émise par Bismarck qu'il était au mieux avec l'Empereur de Russie, il ajoutait en riant : « L'Empereur m'a dit qu'il avait toute confiance en Caprivi ; par contre, quand Bismarck lui disait quelque chose, il était toujours persuadé qu'il me trichait. »

Berlin, 25 janvier 1894.

Passé la matinée au Reichstag. A quatre heures, visite à Holstein, où je trouve Pourtales qui me promet d'examiner avec le maître des cérémonies Kanitz la question du rang du Stathalter, qui n'est pas encore déterminé. On parla beaucoup de l'arrivée imminente de Bismarck (demain à une heure). Cette visite a ses dangers. La réception de Bismarck, que le prince Henri ira chercher pour le conduire au château, relègue quelque peu l'Empereur dans l'ombre et nuit au prestige monarchique. D'autre part, la joie sera grande que le public allemand, qui saura grand à l'Empereur d'avoir consenti à cette démarche en vue de la réconciliation, et que nous le gardions, à moins que Bismarck ne trouve moyen, à l'occasion de sa visite, de le rendre suspect à l'Empereur. Durant toute la conversation de ce soir, Caprivi n'a rien dit qui ne soit d'un homme loyal et honnête, dévoué à son Empereur. Dieu veuille que l'orage l'épargne !

Berlin, 27 janvier 1894.

Hier donc grand jour de la visite de Bismarck. Schouvaloff m'avait invité à déjeuner, avec Alexandre, pour le voir passer. A une heure, la voiture arrivait (voiture de gala fermée), contenant Bismarck et le prince Henri. Le nombreux public massé dans la rue saluait à leur passage, mais de grand enthousiasme, pas trace. La réception devant le portail par l'Empereur entouré de son état-major et de la Cour fut, dit-on, des plus cordiales. Bismarck se rendit avec l'Empereur chez l'Impératrice, puis déjeuna en tête à tête avec LL. MM. Ensuite il se fit conduire chez l'Impératrice Frédéric, et à six heures, dîna dans sa chambre avec ses fils et la députation de son régiment. L'Empereur ne faisait qu'assister. A sept heures Bismarck rentrait à Friedrichsruh. L'après-midi, l'Empereur a été l'objet de grandes ovations pendant sa promenade à cheval « sous les tilleuls ». Il est certain que cette réconciliation a beaucoup fait pour sa popularité dans toute l'Allemagne.

L'après-midi, après avoir déposé ma carte chez Bismarck, je me rendis chez Miquel, qui est grand partisan de la réconciliation. Le principal grief qui avait poussé Bismarck à se retirer était, disait-il, que le nouveau régime n'eût pas poursuivi les négociations pour le renouvellement du traité avec la Russie. Suivant Miquel, ce traité stipulait que l'Allemagne laissait à la Russie ses coudées franches en Orient, en échange de quoi la Russie s'engageait à garder la neutralité en cas de guerre avec la France, même si l'Autriche s'en mêlait en Orient.

Ce matin, service divin dans la chapelle du château, suivi d'une réception. J'eus l'occasion de féliciter l'Empereur et pour la journée d'hier et pour celle d'aujourd'hui, ce que l'Empereur accepta de fort bonne grâce. Aujourd'hui, dîner chez Caprivi. Demain matin, départ.

Prince de Hohenlohe.

## Victor Hugo à Fourqueux

Un petit groupe d'admirateurs de Victor Hugo se propose d'appliquer prochainement une plaque commémorative sur la maison de campagne que le poète a habitée avec sa famille, durant l'été de 1836, à Fourqueux, près de Saint-Germain-en-Laye. C'est dans l'humide église de Fourqueux que la fille aînée du poète, Léopoldine, a fait sa première communion, au mois de septembre de la même année. En un temps où notre admiration est si curieuse des moindres détails de la vie privée de nos grands hommes, nous avons pensé que l'on ne lirait pas sans intérêt les quelques documents que nous avons pu recueillir sur le séjour à Fourqueux du poète de la *Légende des Siècles*.

Fourqueux est un pittoresque village niché dans un repli de terrain, en bordure de la fo-

ret de Marly. Une seule rue, tortueuse et accidentée, le traverse dans toute sa longueur. On s'y croirait à cent lieues de Paris et il semble que rien n'y ait changé depuis l'époque où Victor Hugo y logeait avec sa famille. Et pourtant la seule chose qui nous y intéresse, la demeure du poète, n'est pas restée telle qu'il l'habita. Cette maison, la dernière à main gauche, en haut du pays, a été modifiée par des embellissements successifs et son économie intérieure a subi des transformations qui en rendent à présent la visite superflue. L'appartement des Hugo se trouvait sur la cour, à droite, dans l'aile qui s'appuie au corps de logis principal, habité par le propriétaire.

Mme Gillon, l'aimable et alerte octogénaire de qui nous tenons ces renseignements, fut une des compagnes de jeu de la petite Léopoldine. — D'ailleurs, comme on l'appelait. Elle conserva d'elle la mémoire très nette d'un enfant rieuse et turbulente, aux allures un peu garçonniers, et qui ne craignait pas de grimper aux arbres du verger pour manger des fruits.

Alfred Asseline, dans son très intéressant *Victor Hugo intime*, a publié de nombreux fragments des lettres écrites de Fourqueux par son oncle, le beau-père du poète, M. Pierre Foucher, qui passa l'été de 1836 avec sa fille et ses petits-enfants. Nous y trouvons de précieux détails sur les vacances de la famille Hugo.

Mes chers amis, — lit-on dans une de ces lettres, datée du 11 mai. — nous voici à peu près installés au nombre de six, non compris le mari, et pour cela les onze jours qui viennent de s'écouler n'ont pas été de trop. Je suis maître d'école, ici. Dans ce moment, je garde la maison. Le reste de la colonie court la forêt avec le jeune Châtillon. Nous avons découvert une petite calèche d'enfant, qu'on nous lève, attelée d'un âne. On y place les trois marmots ; les grandes personnes ont chacune une monture à longues oreilles. —

Nous avons pour curé un bon jeune homme qui viendra faire le catéchisme à Dindine une fois par semaine. La première communion pourra avoir lieu à la Notre-Dame d'août. Adèle attend son frère Paul. Elle le prie de ne pas oublier *Jocelyn*. —

Quelques temps après, M. Foucher décrit à son beau-frère les splendeurs de la procession du Saint-Sacrement à Fourqueux. Puis le récit d'une excursion à Bougival, où toute la famille est allée en bateau, pilotée par le père Briard, le même qui, dans le temps, a été le scellé chez la Du Barry, lui est l'occasion de noter quelques détails de l'arrestation, à Louveciennes, de « la pauvre diablesse ».

Une autre fois, c'est la nouvelle de la réconciliation, effectuée à Fourqueux, de Dumas père et de Hugo que M. Foucher mande plaisamment à la famille Asseline : « Les deux poètes ont bu à leurs succès mutuels. L'un et l'autre étaient arrivés, et la jeune Châtillon, trempée jusqu'aux os. Il a fallu bourrer nos chemises de fagots et trouver dans ma chétive garde-robe de quoi couvrir les épaules de nos trois Parisiens. Dumas était admirable avec ma camisole ouverte. Le curé, qui était invité et qui ne connaissait aucune de nos deux célébrités, l'a pris pour le maître de la maison comme étant celui qui paraissait être le plus chez lui. »

Le jour de l'Assommoir, c'est Dindine qui tient l'orgue à l'église, et ce lui est, si nous en croyons son grand-père, une occasion d'exécuter « des morceaux brillants, triomphants, pyramidaux... »

Victor Hugo, qui a laissé à Mme Gillon le souvenir d'un monsieur grave et paternel, s'arrêtait dans la rue pour parler aux enfants, ne fit à Fourqueux que de rares et brèves apparitions. Il était alors dans tout l'éclat de sa passion, pour Juliette Drouot, sa belle interprète, — la princesse Negroni de Lucrèce Borgia, la Jane éphémère de *Marie Tudor* — en compagnie de qui, le 14 juin, il quitta Paris pour une escapade de quatre semaines en Bretagne.

Il ne revint à Fourqueux que le 21 juillet, qui était le jour de sa fête. Ce fut, au dire de son beau-père, une grande solennité. Mme Hugo offrit à son mari des dessins ; Léopoldine lui joua des sonates. François-Victor, pour la circonstance, avait préparé une version latine de *Dédé*, la seconde fille du poète, se couvrit de gloire en lui récita quelques strophes des *Feuilles d'Automne* louangement étudiées.

Dès le lendemain, Victor Hugo regagna Paris. Sa dernière visite à Fourqueux date de la première communion de sa fille qui eut lieu le 8 septembre. Ce jour-là, en outre de la famille, quelques amis du poète, Renduel, Théophile Gautier et le peintre Auguste de Châtillon avaient été conviés. On connaît le charmant récit, maternel, fait de l'Assommoir nous a laissé de la cérémonie :

« Pendant la messe, la tenue embarrassée, presque inquiète, de Gautier et de Châtillon, debout devant leur prie-dieu, dans une attitude contrainte qui ne parvenait pas à simuler le recueillement, me donna des distractions répréhensibles. Les yeux allaient malgré moi de la communiant à ce grand jeune homme blond, d'apparence mince et nonchalant, ayant l'air très appliqué à la lecture d'un fort in-octavo qui n'était certainement pas un livre de messe. J'étais placé derrière lui ; je me penchai le plus possible quand il fléchit les genoux au moment de l'élevation et je vis que son livre était intitulé : *Mémoires de Mlle Quinault*. »

Ce qui est moins connu, c'est la façon mélancolique dont s'acheva, pour Mme Hugo, cette claire journée de fête. M. Adolphe Julien nous a conté naguère l'anecdote dans son ouvrage *Le docteur Renduel, le Romanisme et l'Éditeur Renduel*. La messe avait été suivie d'un dîner à la fin duquel Hugo disparut tout à coup : « L'on apprend bientôt, — écrit M. Julien, — qu'il a couru prendre la voiture de Paris. Les convives se récrièrent sur cette fuite inattendue : Hugo, disaient-ils, aurait bien pu les attendre et revenir avec eux ; mais ils se rappellent bientôt que toutes les places de la diligence étaient retenues dès le matin et qu'eux-mêmes n'en avaient pu louer que pour le dernier départ : « Ne faites pas attention, leur dit tristement Mme Hugo, Victor saura bien se tirer d'embaras ; vous n'avez pas pu avoir de place pour vous, il saura en trouver une à tout prix, pour aller où il va... »

En guise de remerciement au curé de Fourqueux, Mme Hugo lui offrit un portrait de la jeune communiant qu'elle avait crayonné le jour même de la cérémonie. Ce charmant dessin à la main plume, qui est aujourd'hui la propriété de Mme Gillon, porte, au revers, cette dédicace écrite de la main de Mme Hugo :

« Donné à M. le curé de Fourqueux en souvenir des bons soins donnés par lui à ma fille Léopoldine, à l'occasion de la première communion de cette chère enfant. — Fourqueux, 8 septembre 1836. — Adèle Hugo. »

Ce n'est pas la seule dessin que Mme Hugo ait offert au curé de Fourqueux. Il est avéré que l'abbé Roussel en avait plusieurs autres en sa possession — notamment un portrait du poète tenant dans ses bras son fils Charles — quand, peu après le départ de la famille, il quitta le presbytère de Fourqueux. Pour notre malheur il emporta avec lui, en Italie, où il allait, ces précieux dessins qui, à sa mort, survenant à Castellamare-di-Stabia, passèrent en des mains inconnues et depuis lors ne se sont jamais retrouvés.

Henri Steckel.

## Le Dernier Vagabond

NOUVELLE INÉDITE

Un vieux vagabond était assis, entre son bâton de coudrier et sa besace, sur le talus de la route, au pied d'un poteau surmonté d'une plaque de zinc. La tête pendante à l'extrémité de son cou amaigré, il lisait l'avis imprimé sur cette plaque qui avait surgi au bord du fossé, depuis son précédent passage, comme une menace inattendue ; et sa lecture le faisait sourire bêtement, tandis que ses yeux gris, très doux quoique malicieux, s'emplissaient de gaieté. « Le territoire d'Étrochey est interdit à la mendicité et aux romanichels ». Que lui importait cette défense péremptoire et burlesque de continuer son chemin ? Il avait conscience de la différence qui existait entre un vulgaire mendiant ou un romanichel et lui. A trente lieues à la ronde, brigadiers, gendarmes et habitants le connaissaient ; les femmes, les enfants, les messieurs même le tutoyaient et les paysans se disputaient la joie de lui offrir une paillasse pour la nuit. L'interdiction du territoire ne le frappait donc pas, car il se savait attendu à Étrochey, le petit bourg qu'il apercevait enfoui sous des arbres, dans la vallée.

C'est qu'en effet, depuis qu'il était vieux, par conséquent depuis fort longtemps, le père Toinot avait adopté un itinéraire invariable ; on le voyait apparaître à époques régulières, annonçant ici la floraison de l'aubépine, là, la maturité des fruits, ailleurs, la bise, parlant le bienvenu, comme un être à la fois merveilleux et légendaire. Il était une sorte de trait d'union ambulante entre les hameaux, recueillant, pour la répandre plus loin, l'histoire anecdotique ou pittoresque de la région. Il semblait que l'âme de la province défunte revivait en lui et son inutilité se parait d'une poésie si touchante que personne ne songeait à le confondre avec un paresseux. D'ailleurs, on le chargeait de commissions verbales, de lettres, pour les villages disséminés sur son parcours, mais on ne parlait jamais de sa probité, tant elle était naturelle chez lui. En échange des menus services qu'il rendait ainsi, il acceptait volontiers le gîte ou de la nourriture ; quand on lui offrait de l'argent, il hochait la tête, fouillait dans son sac d'où il tirait une enveloppe contenant ses papiers d'identité vingt-deux sous enroulés dans un chiffon, et disait : — Avec ça, je suis en règle avec l'autorité. Ça suffit.

Puis, il s'éloignait clopin-clopant, ne craignant rien, et l'année suivante, il revenait ; une ride nouvelle s'élevait peut-être sur son visage, mais sa barbe et ses cheveux flottants, son chapeau informe, son pantalon et sa veste effilochés avaient toujours la même couleur, la

même jaunâtre des objets exposés à toutes les intempéries. De nobles dames compatissantes, inquiétées par la vision d'un vagabond débouillant errant sans cesse à travers les campagnes, essayaient en vain de retenir ce dilettante de la liberté à la faveur de travaux puérils : il fuyait.

Fidèle à son itinéraire, le père Toinot était donc arrivé à proximité d'Étrochey, ce soir d'été, à l'heure du crépuscule.

Après avoir relu l'avis d'interdiction, il se leva, en s'aidant de son bâton, et prit tranquillement la direction du bourg dissimulé dans la pénombre de la vallée. Déjà, pareille à un grand disque de cuivre rouge, la lune gravissait la coupole opaline du firmament vers lequel montaient quelques filets de fumée légers, aucun mouvement, aucun bruit, nulle lueur, ne troublaient le recueillement mélancolique de la nature à la fin de cette journée estivale. Alors, malgré qu'il fût accoutumé à ces spectacles silencieux, le vagabond tressaillit ; il se sentit tout à coup solitaire et humble au milieu de cet espace, et l'émotion qu'il en éprouva, durant une minute, fit que son corps s'inclina davantage vers le sol, tandis qu'au contraire, son regard contemplait le ciel. Au bout d'un instant, Toinot poussa un long soupir et reprit sa marche péniblement, comme à regret.

Quand il eût débouché plusieurs maisons isolées, il déboucha sur une place, plutôt un carrefour, orné de la gendarmerie ; les militaires et leurs femmes formaient un groupe bruyant, assis devant la porte de la caserne, autour du marchand des logis, Janti, un gaillard puissant, aux moustaches noires épaisses, qui se balançait à califourchon sur sa chaise. Et précisément, le voyageur ayant reconnu la voix sonore du brigadier se dirigea vers le petit rassemblement ; Janti l'ayant toujours accueilli avec plaisir, le vagabond ne manquait jamais, dès son retour, de passer d'abord à la gendarmerie, autant par respect de l'autorité que par estime pour le représentant de celle-ci.

Il traversa la place, l'air content, tâchant de rendre son pas plus alerte, et bientôt il vit Janti se dresser vivement en s'écriant :

— Ah ! ah ! voilà le père Toinot, le revoilà !

Le vieillard s'approcha du groupe, serra des mains tendues en répétant : « Bonsoir, la compagnie ». Mais lorsque les conversations provoquées par l'apparition soudaine du chemineau eurent cessé, le marchand des logis, bombant son torse, tortillant sa moustache, fit d'un ton soudain farouche, en s'efforçant de maintenir sur son visage jovial un masque sévère :

— Avance à l'ordre. D'abord, d'où sors-tu, jui-errant ?

— Eh ! de la route nationale, brigadier, comme tu sais, répondit Toinot, riant.

— Cette fois-ci, ça ne prend plus ! riposta le marchand des logis. Tu t'es caché dans les bois et tu arrives par des traverses... Avoue.

Toinot le regarda, interloqué, surpris par la rudesse de ce langage et ne comprenant pas les soupçons qu'il révélait. Enfin, baissant la tête, il balbutia timidement :

— Mais, brigadier... mais...

— Y a pas de mais !... interrompit Janti.

Celui-ci domptait à peine l'envie de rire qu'éveillait l'épouvante du vieux vagabond dont les yeux imploraient, interrogèrent à la fois les gendarmes et leurs femmes. Enfin, le marchand des logis expliqua négligemment :

— Depuis un mois, t'es signalé dans les environs ; toutes les brigades sont à tes trousses... Tu leur as échappé, mais moi, je ne suis pas si bête que les camarades : je te tiens, je te garde. Allez, suis-moi.

Et lui posant la main sur l'épaule, il le poussa doucement vers la porte de la caserne. Héberté, flagellant sur ses jambes, murmurant des mots incompréhensibles, Toinot se laissa entraîner parmi le dédale des couloirs de la gendarmerie, jusque dans une petite chambre claire, où circulait une fine odeur de lavande. Le chemineau eut un geste de stupeur devant le bon lit au linge frais et blanc qui garnissait un des angles de la pièce, et Janti observa :

— Tu vas pas te plaindre du violon, j'espère ?

Le gendarme souriant à présent, Toinot voulut risquer une protestation contre ce qu'il s'imaginait encore être une arrestation, et il dit, tandis qu'il fouillait dans sa besace :

— J'ai mes papiers, j'ai aussi plus de vingt sous, brigadier. Je suis donc pas

un mendiant ou un romanichel, et j'ai jamais fait de mal, pas plus au monde qu'à la justice.

Janti leva les mains au-dessus de sa tête et les ramena ensuite avec fracas sur ses cuisses. Pendant un moment, son corps prit les attitudes les plus extraordinaires sous l'effet d'un rire inextinguible ; sa figure offrait toutes les nuances du rouge et ses gros yeux bruns roulaient follement entre des paupières qui ne pouvaient plus contenir des larmes trop abondantes. Quand ses convulsions joyeuses furent un peu calmées, il s'exclama plusieurs fois :

— T'as rien fait de mal ?... T'as rien fait de mal ?... C'est à voir.

Puis il s'écria, menaçant le vagabond du doigt :

— T'as rien fait de mal, seulement t'as hérité !

— Pas possible ! fit Toinot incrédule. Ayant enfin découvert la plaisanterie que lui faisait le marchand des logis pour l'obliger à accepter un gîte à la gendarmerie, maintenant il regardait son interlocuteur en souriant, l'air goguenard. Lui, passer la nuit dans un lit blanc ? Non, il ne se souvenait pas que cela lui fût jamais arrivé. Aujourd'hui, il n'était pas accoutumé à ce bien-être ; il devait le refuser. Et, rejetant son sac derrière son dos, il fit un pas vers la porte, en disant gaielement :

— Brigadier, t'es un farceur.

Mais Janti le retint par le bras et lui expliqua d'un ton soudain sérieux : — C'est vrai, père Toinot, l'as hérité. On te recherche. Mme de Chantelle, tu sais, qu'était si bonne, la Providence du pays, elle t'a laissé dix mille francs. Je te conduirai au notaire demain. T'es rentier, à cette heure...

Pendant que le gendarme parlait ainsi, le vieux vagabond s'était découvert et sa main décharnée frottait son front ; sa misérable carcasse ployait par saccades, comme si la révélation de cet héritage eût été un fardeau trop lourd. Il poussa un soupir en même temps qu'avec sa manche il se tamponnait doucement les yeux ; enfin, il dit avec un touchant accent de reconnaissance :

— Oui, Mme de Chantelle était toujours bonne pour Toinot. Pauvre chère dame !... Merci, merci...

— Grâce à elle, tu vas pouvoir te reposer, te fixer dans un endroit, et tu ne seras plus le jui-errant de la contrée, fit le marchand des logis, qui frappa cordialement sur l'épaule du vieillard.

Celui-ci parut réfléchir, secouant parfois la tête, et répondit enfin :

— Toinot se reposera, s'arrêtera ? Oh ! non, vois-tu, brigadier, c'est un rêve. Ne plus aller de maison en maison, de village en village, rester tranquille dans un coin et être riche, c'est trop beau, je ne pourrais pas m'y habituer. Je serais bien malheureux. J'ai tout le temps été dehors...

— Tu ne vas tout de même pas continuer à vagabonder, à présent que t'as dix mille francs ? Ça ne serait pas honnête, voyons ? objecta Janti.

— Aussi, je vas dire au notaire de donner cet argent aux pauvres de la commune. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

Le brigadier ne répondit pas. Immobile, les yeux dilatés par la surprise, la bouche ouverte, il demeura un long moment en face de Toinot ; ensuite, il se promena, les mains dans les poches, murmurant parfois :

— Il est fou ! Sûr, ça l'a rendu fou !

Alors, le gendarme prit une décision énergique : le résolut de retenir de force Toinot, dont le cerveau lui semblait déséquilibré désormais. Mais quand il se retourna pour exécuter son projet, Toinot le vagabond avait disparu.

Edouard Quet.

## PARIS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

PARIS-VIGNOBLE

Nous avons montré, dans une récente promenade, quelle était, au temps jadis, l'abondance des eaux de la capitale. Si Paris fut jadis une véritable « ville d'eaux », Paris fut non moins célèbre par les vignobles abondants dont se parsemait son sol. Après l'eau, le vin ; Paris eût aussi ses « crus ».

Précisément, on démolit, en ce moment même, au 225 de la rue Saint-Denis une vieille bâtisse qui servait longtemps de *Dépôt des Glaces de la Ville*, au bout d'une longue avenue qu'une curieuse estampe du début du dix-huitième siècle nous montre encore ornée de deux rangs de pampres magnifiques. C'était jadis l'hôpital de Saint-Catherine, dont les occupants, connues sous le pittoresque surnom de *Catherinettes*, avaient la charge d'ensevelir les condamnés à mort et d'ensevelir les cadavres répéchés au Seine et non recon-

nus à la « Morgue » du Châtelet. Le fond des bâtiments conventuels, la même ou vient de s'élever un « groupe scolaire » en bordure de la rue Dussobles prolongée, s'ouvrait sur un vaste enclos où les vignes poussaient à foison. Il était grand de plusieurs arpents et portait le nom significatif de « Champ du Pressoir ». La « Cour des miracles » dépendait du « Champ du Pressoir » ; c'est celle qui subsiste encore de nos jours, mais combien transformée, et où l'on reconnaît à peine — le récent percement de la rue Réaumur en fut la cause — l'enclos dans lequel Victor Hugo met aux prises le poète Gringoire avec le *Grand Corbe*, « chef électif des Truands et roi des Guoux » (1).

La Révolution dispersa les *Catherinettes* et, avec elles, disparut le « Champ du Pressoir »...

Le même sort fut réservé, à la même époque, au « Pressoir du Roi ». Il était situé, celui-ci, au sommet de la montagne Sainte-Geneviève et faisait partie du « Clos » de la célèbre abbaye que le Panthéon a, pour la plus grande partie, remplacée. Le « Pressoir du Roi » s'ouvrait exactement en bordure de l'actuelle rue Tholomond, ancienne rue des Pote, puis des Potes.

« Dans tous les titres de Sainte-Geneviève », écrit Jallot en 1775 (2), l'endroit où cette « rue est située est nommé *Clos des Poteries* » ; il était planté de vignes qui avaient été « baillées à la charge de payer le tiers-pot » en vendange, de redevance seigneuriale.

La sombre rue Raland, encore fermée de nos jours par sa grille, et qui débouche rue Tholomond, s'appela, jusqu'en 1877, *impasse des Vignes*. Pout-être dans les jardins, riverains, de l'Ecole normale et des bâtiments lépreux de l'ancien Institut Pasteur, trouverait-on quelques cépages, derniers vestiges rabougrés de cet impérial « Pressoir du Roi » que les Dames de Saint-Thomas, de Villeneuve, amules des *Catherinettes*, possédèrent jusqu'à l'époque révolutionnaire ?

Toujours accrochés aux flancs de la montagne Sainte-Geneviève se rencontraient le *Clos de Ganay* (rue Broca actuelle) tirant son nom des vignobles dépendant du « séjour » qu'avait, en cet endroit, le chancelier de Ganay ; le *Clos Saint-Symphorien*, que les collégiés Saint-Barbe et Louis-le-Grand ont absorbé ; le *Clos Saint-Etienne-du-Gros*, rompu par l'Ecole de droit ; le *Clos Garlande*, dont les rues Galande et Dante marquent l'emplacement, au bas de la Butte ; le *Clos des Arènes*, en ce vaste terrain où furent découvertes, il y a quarante ans, les si curieuses arènes de Lutèce ; le *Clos Saint-Victor*, dont la destination a passé inaperçue ; le *Clos Saint-Vincent*, qui n'est que le nom d'un clos, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris inconnu*, Privat d'Anglemont écrit des lignes si curieuses. C'est, nous dit-il, le quartier général des *impreurs* ; c'est de marionnettes, qui ont un port de tout le monde, sur la rue du Cloître, le *Clos Bruneau*. Voilà, d'abord, le sculpteur sur bois, qui fait les têtes ; l'habilleuse, qui fait les costumes ; la perruquière et les cordonniers. « Enfin, ajoute-t-il, le véritable magicien de ce monde est celui qui *enseigne* les *bouillottes*. *Enseigner un bouillotte* consiste à lui faire tous les fils qui doivent servir à la tâche ; mouvoir sur le théâtre, de nos jours, il ne s'y trouve plus qu'en muids, en foudres ou en barriques ; c'est l'actuelle *Halle aux Vins* ; enfin, le *Clos Bruneau*, sur lequel, dans son *Paris in*



Et ce tableau, que nous arrêtons là, pourrait être augmenté de plusieurs noms qui ont encore dans toutes les mémoires.

Outil.



